

Inventaire et évolution des thèmes

Yves ROULLIÈRE

Il me revient de présenter dans ses grandes lignes l'itinéraire de la revue *Christus* de 1954 à nos jours à travers les thèmes et les hommes et les femmes qui l'ont faite et continuent de la faire. Je tiens à dire d'emblée que je ne parlerai pas en qualité d'historien : je n'en ai pas la compétence. Je ne parlerai pas non plus en qualité de témoin de ces cinquante dernières années : j'aurais du mal à le faire, puisque j'appartiens à une génération qui, ayant vu le jour au milieu des années 60, n'a pu commencer à lire *Christus* qu'au milieu des années 80. C'est donc au simple titre de lecteur, puis, depuis dix ans, de rédacteur et néanmoins lecteur, que je prends la parole devant vous.

Mon propos s'appuiera sur le découpage historique que nous vous proposons dans les pages qui précèdent, à savoir : 1. La période des fondations (1954-62) ; 2. Le Concile et ses suites (1963-70) ; 3. Le rapport aux sciences humaines (1971-85) ; 4. La recherche d'un certain équilibre (1986 jusqu'à nos jours)... En ce qui concerne l'histoire des rédactions de la revue *Christus*, on peut considérer qu'il y a trois grandes étapes : 1. La période de l'équipe de Maurice Giuliani, qui va de 1954 à 1966, avec le départ de François Roustang ; 2. La période

qui va de 1967 à 1985, de l'arrivée de Jean-Marie Le Blond au départ de Joseph Thomas ; 3. De 1986 à nos jours, donc de Bernard Mendiboure à Claude Flipo.

LES FONDATIONS (1954-1966)

Assurément, le lecteur d'il y a cinquante ans a dû, devant le n° 1, s'interroger sur le titre donné à la revue : *Christus* — titre pouvant paraître audacieux au regard d'autres revues de l'époque comme *La Vie spirituelle* (des frères dominicains), *Dieu vivant* (qui allait s'interrompre), la *Revue d'Ascétique et Mystique, Etudes*, et même au regard de *Spiritus* (revue des Pères spiritains qui venait d'être créée). Pourquoi *Christus* ? Il faut reconnaître que le P. Giuliani se fait un peu prier pour nous en donner la raison tout à la fin de son premier liminaire :

« En donnant (...) à notre revue son titre, nous n'avons pas cherché l'originalité. On peut sans doute nous le reprocher. Il nous a paru cependant que rien ne pouvait dépasser en force et en éclat ce Nom qui absorbe en lui-même tous les autres noms, et qui nous permet de nous rattacher sans ambages à Celui en qui nous nous reconnaissons tous. Une revue ignatienne aurait-elle pu, d'ailleurs, prétendre à un titre qui la définit plus précisément, alors que le Christ notre Seigneur, dans sa Personne, dans son œuvre, dans son Royaume, fut le maître passionnément aimé et servi du mystique comblé de joie à être "le compagnon de Jésus", et du fondateur qui souhaite voir inscrites sur toutes les maisons de son Ordre les trois lettres formant le sceau de Jésus Sauveur des hommes ? »

Un tournant résolument mystique

Il faut d'abord souligner dans ce paragraphe, bien sûr, la place centrale faite au Christ. Cela peut paraître banal, mais il y avait là un enjeu de taille pour le P. Giuliani. Il s'en explique d'ailleurs longuement dans une chronique de ce même premier numéro :

« Sans doute l'effort déployée par le P. de Grandmaison dans son *Jésus-Christ* ne produit-il plus sur nos générations le choc religieux que purent subir les générations antérieures¹. Si l'humanité du Christ rejoint les âmes d'aujourd'hui, c'est dans la mesure où elle laisse transparaître quelque chose de la

1. Peut-être est-ce en réaction à cette affirmation que Madeleine Daniélou fera publier un article intitulé : « Les enseignements du P. Léonce de Grandmaison sur la prière » (n° 6, avril 1955).

puissance divine, et où, par là même, elle échappe aux lois humaines, brisant ou défigurant tout portrait psychologique qu'on voudrait tracer de lui »².

Il s'agissait donc pour le P. Giuliani, à travers *Christus*, d'aider le chrétien des années 50 (ou le catholique préconciliaire, si l'on veut) à opérer un tournant résolument *mystique* dans sa perception de Jésus Christ, en mettant en veilleuse une vision du Christ trop ascétique, pieuse ou sentimentale... Les deux articles scripturaires du premier numéro, ceux de Jacques Guillet (qui collaborera plus de quarante ans à la revue) et de Donatien Mollat, vont évidemment dans ce sens. Grâce à eux, mais aussi à Xavier Léon-Dufour, Stanislas Lyonnet, Pierre Grelot ou Albert Vanhoye, *Christus* a tenté de renouveler la lecture des évangiles en rendant à l'Esprit du Christ tout son caractère divin. Il s'agissait notamment de son impact sur le corps et l'âme de ses disciples à travers leurs paroles et leurs actes les plus simples. Pour autant, si chaque numéro comporte un ou deux articles scripturaires, la revue à cette époque n'a proposé que très peu de « thèmes bibliques » proprement dits.

Toujours dans le passage du liminaire plus haut cité, le P. Giuliani, comme naturellement, se réfère avec vigueur au christocentrisme de saint Ignace (« compagnon de Jésus », « IHS », etc.), Ignace dont il est aussi grand temps, selon lui, de remettre en valeur le caractère mystique oublié plus ou moins volontairement par les générations antérieures. Ce qui importe pour le P. Giuliani, c'est de montrer l'actualité du message ignatien à partir des sources, puisque, comme il l'a dit lui-même dans une formule désormais célèbre : « Saint Ignace eût aimé notre temps. Devant la gravité parfois exceptionnelle des problèmes qui se posent à nos consciences, il nous a semblé que l'heure était éminemment favorable pour marquer l'actualité de son message. » En effet, sur cette période, il est remarquable de constater que la moitié des numéros de *Christus* ont été consacrées à des thèmes spirituels à la lumière des Exercices — alors qu'un quart est consacré à la vie ecclésiale ou sacramentelle, et un autre quart à la vie religieuse consacrée, singulièrement jésuite.

Enfin, un autre point important concerne l'exigence intellectuelle et littéraire de la revue, son *style*. Le P. Giuliani affirme avec force l'équilibre dans lequel doit se tenir une revue comme *Christus*, équilibre qui a fait et fait encore, nous semble-t-il, son succès :

2. « Présence actuelle du Christ », n° 1, janvier 1954, pp. 103-104.

« [*Christus*] devra (...) poursuivre un triple effort : éclairer fidèlement les événements spirituels qui, marquant la vie d'Ignace de Loyola, ont dessiné peu à peu dans son âme et dans son action les traits de ce que nous appelons aujourd'hui sa spiritualité ; discerner les courants scripturaires et traditionnels qui l'animent ; préciser, autant qu'il est possible, les attitudes apostoliques qu'elle commande. En tout cela, nous ne serons pas tentés par des recherches savantes ; d'autres s'en acquittent fort bien, dont nous utiliserons les travaux avec reconnaissance. »

La première équipe

Pour mener à bien un projet aussi ambitieux, le P. Giuliani a su s'entourer de trois hommes exceptionnels : François Courel, Michel de Certeau et François Roustang.

- *François Courel*, d'abord, le plus discret et le plus proche du P. Giuliani, y compris dans son style d'écriture. A cette époque, ses articles portent essentiellement sur la vie en Dieu à laquelle tentent d'ouvrir les Exercices. Il n'est certes pas indifférent que ce soit lui qui ait mis en œuvre l'édition de la *Doctrine spirituelle* de Lallemant et une nouvelle traduction des *Exercices*. Ce qui le différencie légèrement du P. Giuliani, c'est son insistance sur les conditions pratiques de la prière, sa mise en œuvre concrète dans les retraites, par exemple³.

- *Michel de Certeau*. Dans la revue comme dans la collection, c'est d'abord comme historien de la spiritualité qu'il intervient (ses travaux sur Favre et Surin sont bien connus)⁴. Alors que le P. Giuliani s'était consacré à faire connaître les sources espagnoles de la Compagnie (saint Ignace, bien sûr, mais aussi François-Xavier, Nadal, Rodriguez, etc.), Certeau, Courel et Roustang ont plutôt travaillé sur la tradition ignatienne française (outre Favre et Surin, Berthier, Richeome, Hayneuve, Clorivière, La Colombière, Grou, etc.). Pour Certeau, on le sait, ce travail sur les sources était indissociable de ses recherches sur la culture contemporaine (*culture* dans tous les sens du terme : reli-

3. Dans cette même veine ont souvent collaboré à la revue des jésuites comme Blaise Arminjon, Winoc de Broucker (qui eut la charge, en janvier 1963, d'un numéro entier, célèbre en son temps, intitulé : « Quand vous priez »), Jean Daniélou, Antoine Delchard, Jean Gouvernaire, Jean Laplace, André Lefèvre ou le jeune Michel Rondet.

4. Sur son rôle dans *Christus*, cf. François Dosse, *Michel de Certeau : le marcheur blessé* (La Découverte, 2002, pp. 74-89), ainsi que son recueil d'articles parus principalement dans *Christus* et *Etudes : L'étranger ou l'union dans la différence* (Desclée de Brouwer, 1969). S'intéressant aussi au rapport entre le culturel et le spirituel dans l'esprit du Concile, on trouve des collaborateurs aussi divers par définition que sont Pierre Antoine, Louis Beirnaert, Jean-Yves Calvez, Joseph Gelineau, Henri Holstein, Pierre-Jean Labarrière, Louis Locht, Yves Raguin, André Rétif, Emile Rideau, Jean Rimaud, François Russo, Jacques Sommet ou François Varillon...

gieuse, politique, psychanalytique, linguistique, etc.). Et s'il fallait résumer en une formule son travail durant l'époque *Christus*, je reprendrai volontiers le titre d'un de ses articles de 1964 : « Situations culturelles, vocation spirituelle » (n° 43, juillet 1964).

- Enfin, François Roustang qui succédera au P. Giuliani à la tête de *Christus* de 1963 à 1966. Pour essayer de résumer également le travail de Roustang, je dirais qu'il a tenté d'élaborer durant toutes ces années une sorte de théologie spirituelle, voire mystique⁵. A lire à présent ses articles, on est frappé par la très forte structure dialectique de sa pensée, et c'est du reste lui qui, en 1956, écrira dans *Christus* une longue et très élogieuse note de lecture sur *La dialectique des Exercices spirituels* de Gaston Fessard⁶. Ce qui le portait, de toute évidence, c'était d'appliquer à la vie religieuse et à la vie chrétienne en général (perçues sous un angle psychosocial) un système ascendant infaillible comparable à celui que la pensée hegelienne inspirait alors à l'analyse politique.

Lorsque François Roustang, vers la fin du Concile, prend la direction de *Christus*, assisté par Michel de Certeau, cette tendance se confirme et s'accroît, puisque sur la quinzaine de numéros qu'il a conçus, dix sont consacrés à des thèmes généraux visant à faire dialoguer la spiritualité avec le monde et ses diverses institutions... Jusqu'à la rupture : dans un article d'octobre 1966, intitulé « Le troisième homme » et qui eut le retentissement que l'on sait, Roustang démontre que le Concile a au fond favorisé à ses dépens l'émergence de chrétiens ne se reconnaissant ni conservateurs ni réformistes, mais tout simplement non pratiquants et, à terme, indifférents à l'Eglise et aux sacrements.

L'ÉPREUVE DES SCIENCES HUMAINES (1967-85)

C'est au P. Jean-Marie Le Blond qu'est confiée la tâche de refonder *Christus*. Je dis bien « refonder », car il s'agissait non seulement de donner un second souffle à la revue après la grande période fondatrice, mais aussi de constituer une toute nouvelle équipe de rédaction. Le P. Le Blond avait toutes les compétences requises pour ce faire,

5. Dans cette même veine, mais dans des styles tout différents, on pouvait aussi lire à l'époque dans la revue Paul Agaësse, Jean-Marie Le Blond, Gustave Martelet, Joseph Moingt, Georges Morel ou René d'Ouince.

6. Fessard rendra hommage à Roustang en tête du second volume de sa *Dialectique*.

puisque'en dehors de ses grands travaux sur Aristote il était l'auteur d'un ouvrage sur la figure spirituelle de saint Augustin, qu'il avait dirigé *Etudes* dans les années 50-60 et collaborait de longue date à *Christus*. Il n'empêche, reprendre la revue après l'onde de choc qu'a constituée « Le troisième homme » n'avait rien d'aisé. Pour *Le Blond*, cette crise est symptomatique d'une nouvelle conception du monde et, *in via*, d'une nouvelle conception du christianisme.

Voici comment il réagit à cet état de fait dès janvier 1967 dans son éditorial :

« La chronique du précédent numéro de *Christus* intitulée "Le troisième homme" a soulevé des questions. Elle apportait une analyse, que nous croyons exacte, des comportements, spontanés et répandus, des chrétiens de notre époque, sans essayer de replâtrages hâtifs. Nous y reviendrons dans une prochaine livraison. Dès maintenant, afin d'écarter les méprises, afin surtout de prévenir les tentations de panique, nous voulons préciser quelques points.

Un fait s'impose d'abord, à savoir que les hommes de notre temps se trouvent à la fois témoins et acteurs dans une sorte de crise. L'humanité, écrit le grand biologiste Julian Huxley, est en période de mutation. Il ne s'agit pas là d'une proclamation naïve, telle que la feraient de très jeunes gens, persuadés qu'on n'a jamais réfléchi ou souffert ou aimé avant eux. Il s'agit en vérité d'un "seuil", de communication, d'unification, de responsabilité à l'égard du monde (...), que franchissent actuellement les hommes.

Cette crise universelle se montre aussi dans l'Eglise et l'Eglise s'y trouve impliquée par sa présence au monde d'aujourd'hui. Le concile de Vatican II a certainement commencé une étape nouvelle et le pape Paul VI, recommandant aux jésuites la fidélité à leurs origines, les invitait en même temps "à inaugurer en quelque sorte avec une conscience nouvelle et de nouvelles résolutions une nouvelle période de leur vie religieuse et militante". L'Eglise qui veut observer les signes des temps accepte donc l'événement.

Accepter l'événement, de façon "humaine", c'est non pas seulement le subir, mais faire effort pour le penser et le prendre en charge, avant tout, penser et prendre en charge l'éveil ou réveil à la liberté et l'exigence de vérité actuellement très manifestes »⁷.

Cette prise en considération d'un monde et donc d'un peuple chrétien plus éclairé que naguère, plus exigeant quant aux questions à poser aux savants et aux hommes de pouvoir, semble bien correspondre à ce que Certeau a appelé l'époque de la « prise de parole », l'époque de la redéfinition de tous les termes-phares grâce au soupçon

7. N° 53, janvier 1967, pp. 3-4.

apporté par les sciences humaines qu'il s'agit d'intégrer au plus vite. A parcourir les numéros de ces années-là⁸, on est en effet impressionné par l'arrivée en masse des points d'interrogation, des guillemets et des italiques ; puis par l'importance accordée aux débats, aux enquêtes, aux auteurs anonymes (signalés par des X ou des initiales), aux auteurs provenant de la société civile (ouvriers, chefs d'entreprise, administrateurs, etc.) ; enfin et surtout par l'importance accordée (ô surprise !) à la parole des femmes.

Pour ce travail de défrichage, de redéfinition tous azimuts, le P. Le Blond, puis le P. Joseph Thomas⁹ qui lui a rapidement succédé en 1971, étaient entourés de deux éclaireurs de très haute volée : le P. Maurice Bellet et le P. Dominique Bertrand. Comme ces derniers vont s'exprimer eux-mêmes sur cette période après moi, je dirai simplement que le P. Bellet était chargé d'aborder dans la revue ce qu'il a lui-même appelé « le sens actuel du christianisme » sous un angle plutôt philosophico-théologique¹⁰ ; le P. Bertrand, quant à lui, un peu à la suite de Certeau, était chargé de l'histoire de la spiritualité et des liens entre spiritualité et culture contemporaine.

Un laboratoire d'idées et d'expériences

Christus, dont la perte d'audience était flagrante à cette époque, et qui a dû, de ce fait, en 1973, passer de 144 à 128 pages, est alors devenu un extraordinaire laboratoire d'idées, d'expériences, très palpable à travers les nombreux articles de chacun des rédacteurs et des liminaires du P. Thomas, grand prédicateur et admirable écrivain. Avant de vous en proposer quelques extraits, il me semble important de parler des thèmes abordés durant cette époque sur 85 numéros. Je les diviserai (arbitrairement, cela va sans dire) en 7 groupes :

- Le premier groupe de thèmes, le plus important, concerne tout simplement la *foi* (20 numéros). L'intitulé d'octobre 1975 (« Pour une foi intelligente ») résume assez bien l'esprit qui guidait la rédaction à

8. A la faveur d'une relecture des numéros de cette période pour notre hors série consacré à « l'écoute », j'ai pu constater qu'entre 1967 et 1980 environ aucun article n'aborde ce thème (même le silence est suspecté !). En 1980, faisant le bilan du renouveau liturgique en langue vernaculaire, le P. Thomas ose enfin dire, mais comme en s'excusant, que s'il est important de pouvoir enfin proclamer l'Evangile dans sa langue maternelle, il serait peut-être aussi temps de commencer à l'écouter...

9. Cf. son recueil d'articles publiés dans *Christus et Etudes : L'amour plus fort que la peur* (éd. C. Flipo, Desclée de Brouwer, 1993).

10. Cf. son recueil d'articles publiés dans *Christus : Passer par le feu* (éd. Y. Roullière, Bayard, coll. « Christus », 2003).

l'époque. En cet ère du « tout politique », où il était courant de penser qu'il suffirait de changer les structures institutionnelles pour « changer la vie », la foi est mise à l'épreuve, soupçonnée qu'elle est de favoriser la fuite hors des responsabilités humaines socio-économico-politiques. Thomas, tout en finesse et profondeur, se fera à la fois l'avocat et le critique de ces thèses, comme on le verra plus loin ; Bellet, plus théologien, montrera l'impossibilité d'adapter le message évangélique aux aspirations du monde, et déclinera sur tous les tons, à l'endroit des progressistes comme des conservateurs, l'affirmation johannique selon laquelle le chrétien est de ce monde sans en être ; Bertrand, quant à lui, tentera une synthèse, en insistant sur la sagesse de la foi ¹¹.

Viennent ensuite deux groupes d'égale importance en nombre (15 numéros) : *L'Ecriture sainte* et le *champ politico-social* :

- *L'Ecriture sainte* est évidemment très liée aux « questions de foi ». Si la démarche historico-critique apportait une nouvelle technique de lecture des textes saints, la rédaction de *Christus* pensait, de façon toute spirituelle, que cette démarche permettait surtout de relire plus objectivement nos vies à la lumière de la Bible, elle-même relue objectivement dans son ensemble. La figure du Christ est ainsi mise en perspective dans son contexte, sa culture et à travers ses préfigurations vétérotestamentaires. On reconnaît bien là l'influence d'un Paul Beauchamp, qui écrira souvent dans la revue ¹².

- *Le champ politico-social* domine surtout la période allant de 1967 à 1973. Il s'agit, bien entendu, de tenir compte des événements de Mai 68 à travers des analyses sociologiques et morales. Interviennent alors régulièrement non seulement de nombreux auteurs anonymes, mais aussi diverses personnalités ¹³.

Viennent ensuite trois groupes également de nombre équivalent (10 numéros) : *l'Eglise* ; la *vie religieuse* et la *psychanalyse*.

- *L'Eglise*. Le *leitmotiv* de l'époque, répété à l'envi presque comme une formule magique, c'est le « pluralisme dans l'Eglise » opposé à la tête de Turc qu'est invariablement l'« autorité hiérarchique ». Bien sûr, cette dialectique un peu lancinante est le reflet des guerres de tranchées que se livraient « conservateurs » et « progressistes » de l'époque,

11. Dans ce domaine ont aussi régulièrement écrit des auteurs comme Michel Corbin, André David, Philippe Demeestère, Guy Lafon, Edouard Pousset, Pierre Sempé, Charles Wackenheim, et ce grand témoin qu'est Jean Vanier.

12. Cf. aussi la présence d'exégètes comme Marcel Domergue, Paul Lamarche ou Guy de Laverette.

13. Parmi lesquelles Abel Jeannière, Jean Moussé, Paul Valadier et un grand témoin comme Joseph Wresinski (sans parler de Calvez, Russo ou Sommet déjà cités).

avec l'éternelle question sous-jacente : « Qu'en pensent les jeunes ? » On pourrait aussi résumer l'état d'esprit de l'époque, tel que l'entendait *Christus*, par le titre de janvier 1971 : « Etre ensemble... malgré tout »¹⁴.

- *La vie religieuse*. Bien entendu, tout comme l'Eglise dans son ensemble, la vie religieuse est fortement interrogée. Mais pour ce thème, la rédaction de *Christus* enregistre curieusement moins de traumatismes que pour le thème précédent. Sous la férule de Thomas et de Bertrand surtout, il s'agit de relire les textes fondateurs de la Compagnie de Jésus, notamment les *Constitutions* (les textes sur les collèges, l'obéissance et la pauvreté sont particulièrement commentés). Il s'agit aussi, parallèlement, d'appliquer les méthodes des sciences humaines aux Exercices spirituels pour tenter d'en découvrir, par l'étude de leurs structures, de nouvelles clés de lecture¹⁵.

- *La psychanalyse*. Dans une revue dont l'un des maîtres mots est le discernement et dont les premiers rédacteurs (excepté Giuliani) se sont tous tournés vers la psychanalyse, il était normal qu'une large place fût accordée à ce nouveau domaine des sciences humaines, en l'appliquant à la vie spirituelle. On ose parler de la sexualité sans fard, aussi bien que de la souffrance mentale — le tout étant de bien différencier le spirituel du psychologique. Naturellement, Bellet se place au premier rang pour aborder de front la question¹⁶.

- Le plus petit groupe de thèmes (5 numéros) concerne l'*esthétique* comme lieu spirituel à part entière. On sent la marque d'un ouvrage comme *La Gloire et la Croix* de Hans Urs von Balthasar — dont les premiers volumes venaient de paraître — sur la plupart des articles en la matière. Le P. Bertrand, grand homme de culture, a énormément travaillé cette question¹⁷.

14. Dans la revue, Thomas et Bellet ont beaucoup écrit sur la question, mais aussi Xavier de Chalendar, Régine du Charlat, Francis Deniau, Jean-Pierre Jossua, Albert Rouet, Pierre Toulat ou Pierre Vallin.

15. A cette œuvre importante ont participé activement dans la revue des jésuites comme Charles Cordonnier, Adrien Demoustier, Daniel Desouches, Jean-Claude Dhôtel, Claude Flipo, Jean-Claude Guy ou Bernard Mendiboure. Sur la vie religieuse en général, on peut aussi lire les signatures régulières de Louis Bonnichon, Patrick Jacquemont, Christiane Hourticq, André Manaranche, André Ravier ou Pierre Wolff.

16. En compagnie de Marie Balmary, Jean-François Catalan, Nicole Fabre, Philippe Julien ou Denis Vasse.

17. Avec des auteurs aussi divers que Marie-Jeanne Coloni, Pierre Griollet, François Marty ou Jean-Marie Tézé.

Où sont les spirituels ?

Après ce saucissonnage thématique plutôt indigeste, et je m'en excuse, je voudrais rapidement redonner corps aux débats de la rédaction tels qu'ils s'expriment dans deux extraits de liminaires écrits par Joseph Thomas. Ces liminaires correspondent à des moments-clés de la vie de la revue. Je l'ai dit, Le P. Le Blond, en 1967, a lancé la balle de l'ouverture aux sciences humaines, balle que le P. Thomas, en 1971, a prise au bond sans se poser de question, et en lui donnant même un nouvel élan... Mais voici ce qu'écrit celui-ci en avril 1974 :

« Une bonne lettre nous est arrivée ces jours-ci. Bonne par son amicale franchise. Bonne, parce qu'elle exprime très bien des questions que nous nous posons au comité de rédaction et que beaucoup de lecteurs se posent aussi sans doute (mais qu'ils le disent !). Bonne finalement parce que rude. Lisons-la ensemble. Le signataire explique son désabonnement :

J'attendais beaucoup d'une revue comme la vôtre, mais non l'envahissement de celle-ci par le ton professoral, sociologico-psycho-etc., véritable pollution du langage et par là même de l'esprit. Nous crevons d'analyse subtile, incapacité d'agir et de créer se réfugiant dans une lucidité morbide. (...) Votre "espérance" me semble professionnelle et non intérieure. En deux mots, vous ne m'intéressez plus et je le regrette. (...) Dommage que les intellectuels chrétiens soient depuis plusieurs décades à la remorque de Marx, Freud et Nietzsche et d'autres ! Pauvres complexés ! Cette liberté du cœur et de l'esprit que nous devrions revendiquer pour nous-mêmes à côté de "ce petit ver dans le fruit" contemporain (qu'on cherche avec des lunettes de myope) ! Mais je m'excite. (...) En exemple : l'extraordinaire numéro bavard sur le silence.

Il ne s'agit nullement d'en appeler par cet éditorial à la contestation du contestataire. Il y a mieux à faire. La question posée est grave. Elle est bien formulée par la lettre pour ce qui est du détail, moins bien, nous semble-t-il, en ce qui touche à la racine la plus intérieure : *qu'est-ce qu'être spirituel aujourd'hui ?* Ou encore, plus précisément : *est-ce fonder une spiritualité pour l'homme moderne que d'ignorer l'eau (est-ce océan ? est-ce marécage ?) où il baigne ?* Ou encore, plus méchamment : on demande des spirituels, où sont les spirituels ? (...)

On demande des spirituels. L'Esprit, comme toujours, comme Jésus le prophétise, porte ceux qui portent leur croix.

La portons-nous ici à *Christus* ? Pas assez. L'auteur de la lettre a raison en ce sens. Pas assez enfoncé dans le poids réel de l'actualité humaine, bien plus large que Marx, Freud et Nietzsche qui ne sont que des index (mais ce sont des index). Pas assez porteur de la croix du monde actuel pour que l'Esprit apparaisse comme en Paul tout tremblant. Mais attention. Si nous envisageons lucidement ce qui vient d'être dit, ce qui nous est demandé n'est pas : revenez en arrière, ne mettez plus la main aux problèmes "sociologico-psy-

cho-etc.", laissez tomber ce qui est de la vie concrète, famille, vie sociale et "profession", revenez à la source intérieure. Non, la source n'est pas intérieure en ce sens-là, tout intérieur, peureux, rétracté. La source est l'Esprit et l'Esprit, comme dit la *Sagesse*, "tient unies toutes choses et sait tout ce qui se dit". Ce qui est demandé, c'est que, avec nos amis lecteurs, nous nous enfonçons en toutes choses pour savoir ce que l'Esprit en dit. »

On voit bien qu'ici le P. Thomas ne veut rien lâcher, même si bien des soupçons portés précisément sur les maîtres du soupçon commencent à le gagner, semble-t-il. Et, de fait, ils le gagneront. Bouleversée par le spectacle de chrétiens traumatisés autour d'eux, se complaisant dans l'autosoupçon et le ressentiment, les membres de la rédaction décide de passer à l'action dans un numéro retentissant intitulé « Se convertir » (n° 89, janvier 1976) et précédé d'un long liminaire qui est à lui seul une « nouvelle proposition de la foi pour aujourd'hui ». Dès octobre 1978, le P. Thomas fait le point sur cette époque de façon « paradoxale ». Je vous laisse juge :

« Ce numéro est le centième que nous publions. Une idolâtrie du système décimal fait de ce chiffre, pour beaucoup, un chiffre presque mystique. Cent ans, cent numéros, cela ne mérite-t-il pas d'être célébré ? Nous ne le pensons pas.

Derrière nous, la route est longue. Notre propos n'a pas varié, même si les paysages où la foi doit frayer son chemin ont changé du tout au tout. Nous avons connu des années heureuses. Entre toutes les routes possibles, celle qu'Ignace de Loyola a tracée constituait, pour les hommes des années 50, une vraie chance de vivre. Dix ans après, nous avons connu les grands ébranlements de notre culture, l'assaut des sciences de l'homme dans toute la ferveur et l'audace de leur jeunesse. Ce fut le temps du terrorisme qui prétendait exclure la foi de la culture contemporaine. Nous avons continué à dire que, là même, il y a toujours un chemin, celui de Jésus Christ.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Impossible de revenir en arrière. Les grandes eaux ont passé sur nous. Beaucoup y ont perdu pied et perdu souffle. Les habitudes de pensée et de vue que nous avons, imprudemment, amalgamées avec la foi ont été ébranlées. Mais voici que la foi est toujours vivante. Elle continue à naître et à renaître. Voici que l'Evangile met en cause tous ces prophètes qui ont rempli le monde de leurs clameurs. Alors, après Marx, Freud, Lévi-Strauss¹⁷, quel est donc le chemin de la foi ? L'orage s'apaise. Il ne faut pourtant pas rêver de revenir en arrière. Il ne faut pas prétendre qu'on a dépassé tout cela, si on n'a pas eu le courage de le traverser. »

17. On remarque que le P. Thomas « remplace », par rapport à la précédente citation, Nietzsche par Lévi-Strauss. En fait, Thomas, dans son éditorial du n° 104 consacré à « L'humilité des croyants » (octobre 1979), fera un sort à l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* dans son éditorial intitulé « La fin du soupçon ».

VERS UN NOUVEL ÉQUILIBRE : 1986 À NOS JOURS

C'est un peu dans cette ambiance spirituelle d'« orage apaisé » et de « refus de retour en arrière » que le P. Bernard Mendiboure, en 1986, prend les rênes de la revue, assisté par le P. Etienne Lepers. Je crois que personne ne pouvait les envier d'avoir à construire quelque chose de nouveau après toutes ces années si riches et tumultueuses. Après donc une période dominée par des études de fond, puis par de libres essais, on passe à une période dominée par la pédagogie — le P. Mendiboure ayant essentiellement exercé dans les Centres spirituels et le P. Lepers au CNER. Il n'est donc pas étonnant que l'accent ait été mis à cette époque sur la recherche de repères pratiques pour la vie religieuse et spirituelle.

Après cette période de transition, marquée par le décès prématuré du P. Lepers, le P. Claude Flipo, en 1988, en prenant la direction de la revue, se met au service de cette quête de repères, tout en opérant un certain rééquilibrage inspiré par chaque tendance des périodes précédentes. L'heure n'est plus à réaffirmer la foi, mais, dans un contexte passablement confus de « retour du religieux », à chercher et trouver où agit l'Esprit de Jésus Christ¹⁸.

18. Je laisse au P. Flipo le soin d'aborder la période qui le concerne, pp. 86-92.